

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1.)

(Suite)

La mort tragique d'un des médecins, tous les raisonnements que fait Stockmar pour justifier son système d'abstention aux yeux de ceux qui devront lire son journal, et peut-être pour parvenir à se le faire pardonner par sa conscience, tout cela prouve mieux que ce que nous pourrions dire l'immense douleur du peuple anglais, douleur qui allait volontiers jusqu'à la colère et n'aurait pas demandé mieux que de pouvoir s'en prendre à quelqu'un ou à quelque chose.

Le sentiment populaire ne se trompait point. Non-seulement l'Angleterre perdait tout un règne heureux et paisible en perspective, mais la mort de la jeune princesse lâchait la bride aux mauvaises passions de son père : celles-ci allaient amener une crise formidable, compromettre non-seulement la dignité de la couronne, mais la paix publique, la sécurité même de l'empire.

Comme compensation, cependant, des bornes allaient être données aux caprices de la royauté ; un homme allait se rencontrer qui, dans le pays d'Henri VIII, au nom de la loi et de la morale outragées, dirait à un souverain dissolu et impérieux : *Tu n'iras pas plus loin !* Mais avant de parler du procès de la reine Caroline et du rôle si éclatant joué par lord Brougham dans ce drame moitié judiciaire, moitié politique, jetons un coup d'œil sur la société anglaise qui doit y assister, sur les membres de la famille royale, et sur les autres personnages qui vont y figurer.

C'est sous le long règne de Georges III et sous celui de Georges IV que le véritable esprit de la constitution britannique s'est manifesté et développé, que la pondération des pouvoirs déjà établie s'est affermie, enfin que s'est épanouie l'Angleterre moderne, cet étrange pays si différent de tous les autres, comme l'a si bien dit M. Guizot, "ce gouvernement si puissant et si contesté, cette aristocratie si indépendante et si loyale, ce peuple si libre et si fidèle, ces mœurs tour à tour si sérieuses et si frivoles, tant de fierté publique et tant de soumission à la mode mondaine !"

Cette tyrannie de la mode qui avait frappé M. Guizot, et qui est aussi grande pour le moins en Angleterre qu'en France, Châteaubriand l'a peinte d'une manière très-paisante :

En 1822, le fashionable devait offrir au premier coup d'œil un homme malheureux et malade ; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir ; mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal ; lèvres contractées en dédain de l'espèce humaine ; cœur ennuyé, byronien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela : le dandy doit avoir un air conquérant, léger, insolent ; il doit soigner sa toilette, porter des moustaches taillées en rond comme la fraise de la reine Elizabeth, ou comme le disque radieux du soleil ; il décide la fière indépendance de son caractère en gardant son chapeau sur sa tête, en se roulant sur les sofas, en allongeant ses bottes au nez des ladies assises en admiration sur des chaises devant lui ; il monte à cheval avec une canne qu'il porte comme un cerf, indifférent au cheval qui est entre ses jambes par hasard. Il faut que sa santé soit parfaite et son âme toujours au comble de cinq ou six félicités. Quelques dandys radicaux, les plus avancés vers l'avenir, ont une pipe. Mais sans doute toutes ces choses sont changées dans le même temps que je mets à les décrire. On dit que le dandy de cette heure ne doit plus savoir s'il existe, si le monde est là, s'il y a des femmes et s'il doit saluer son prochain.

Avant l'époque mentionnée par Châteaubriand en premier lieu, la mode était toute autre. C'était une autre sorte d'excentricité, celle de la vie dissipée et tapageuse, dont le prince de Galles donnait l'exemple avec ses amis. L'arbitre de la mode était le dandy français Brummelle. Il exerçait la même puissance fascinatrice, qui

fut plus tard le partage d'un de ses compatriotes, le comte d'Orsay. On sait comment il perdit la faveur du prince en se permettant de lui dire (après avoir parié qu'il le ferait) : "Georges veuillez tirer le cordon de la sonnette." Georges obéit, mais ce fut pour ordonner à un laquais d'éconduire l'insolent personnage (2). Le sans-gêne, le laisser-aller le plus risqué et le plus compromettant, tout ce qui pouvait scandaliser la vieille société anglaise correcte et guindée, faisait les délices du régent qui ne s'amenda guère en devenant Georges IV. Il sortait, dit Greville, à côté de son groom, et conduisant lui-même son tilbury ce que les gens de la cour trouvaient fort à redire. Mais c'était bien la chose la plus innocente que l'on pouvait mettre à sa charge.

Georges III mourut au commencement de février 1820. Le nouveau roi fut en même temps bien malade. Tierney le saigna contre l'avis des autres médecins, et passa pour lui avoir sauvé la vie. On saignait beaucoup en ces jours-là, et il paraît, d'après Stockmar, que l'on avait saigné mal à propos la pauvre princesse Charlotte pendant sa grossesse.

Cependant, Lady Conyngham, qui depuis assez longtemps avait accepté la succession de Mrs Fitz-Herbert, ne tarda pas à être installée auprès du souverain avec toute sa famille. On lit dans le journal de Greville à la date du 4 de juin :

Le roi va à Ascot tous les jours ; il parcourt le champ de course à cheval, et les dames viennent dans les carrosses. Un jour, tout le monde s'y rendit à cheval. Le roi était toujours acclamé par la populace. Une fois seulement, un homme cria dans la foule : "Oh est la reine !" Le duc de Dorset est allé au cottage et il dit qu'on y est très à l'aise. On n'y veille point trop tard. Le roi déjeunait toujours avec eux, et Lady Conyngham paraissait très-belle même le matin, elle a un teint si frais. Le vendredi, elle déclara que les courses l'ennuyaient et qu'elle n'y irait plus ; il se décida à n'y plus aller non plus, et envoya dire qu'il n'y serait point. Ils resteront là jusqu'à demain. Pendant ce temps, la reine est en route et arrivera bientôt en Angleterre ; Brougham est allé à sa rencontre. Personne ne sait quels conseils il va lui donner ; mais tout le monde pense qu'il désire qu'elle se rende ici. On avait cru que la famille de Lady Conyngham (son fils et son frère) s'étaient déclarés ouvertement contre sa liaison avec le roi ; mais lord Mount Charles (le fils était au cottage, et Dennison (le frère) était au lever et très-bien reçu.

Le nouveau souverain, dans ses rapports avec ses ministres, se montrait plus impérieux que n'avait été le régent, et le bruit courut qu'à propos de l'affaire de la reine, lord Liverpool avait dû offrir de résigner.

On assure, dit Greville, qu'il a traité lord Liverpool bien rudement et lui a ordonné de sortir de sa chambre. Le roi, dit-on, lui a demandé s'il savait à qui il parlait. A quoi le ministre aurait répondu : "Monsieur (sir), je sais que je parle à mon souverain, et je crois aussi que je m'adresse à lui comme il convient à un sujet dévoué de le faire." Le roi dit au chancelier : "Milord, je sais que votre conscience intervient toujours, excepté quand votre intérêt s'y oppose."

Le roi envoya ensuite chercher lord Liverpool, qui refusa d'abord, mais qui, après un second message, se rendit auprès de lui, et alors il lui dit : "Nous avons tous deux été trop prompts." "Il est probable, ajoute prudemment Greville, que toutes ces rumeurs sont fausses ; mais une chose est certaine, c'est que les ministres ont offert leur démission."

Lord Liverpool montra dans d'autres circonstances beaucoup de fermeté. Ainsi, il fit annuler une nomination à un bénéfice ecclésiastique que lady Conyngham avait obtenu pour un de ses protégés, à l'insu des ministres. Plus tard, il fit entrer dans le ministère Channing, à qui le roi en voulait à raison de sa conduite dans l'affaire de la reine, et le duc de Wellington, à son tour, comme on le verra plus loin, parvint à triompher de bien des répugnances et de bien des caprices. Entêté et personnel en toutes choses, le roi avait cependant une intelligence parfaite de la constitution, il connaissait l'esprit et le tempérament de sa nation, et s'il ne savait

point céder à temps pour sauvegarder sa propre dignité, il s'arrêta toujours devant un danger imminent.

La mort de la princesse Charlotte développa singulièrement les tendances matrimoniales dans la famille de Georges III. Les frères de Georges IV qui étaient mariés n'avaient point d'enfants ; désireux de laisser une postérité royale, les trois autres se marièrent l'année suivante. Le duc de Cambridge épousa, le 7 mai 1818, une princesse de Hesse-Cassel ; les ducs de Clarence et de Kent épousèrent, le 11 de juillet, le premier, la princesse de Meiningen, et le second, la sœur du prince Léopold, veuve du prince de Leiningen.

Stockmar nous a conservé des croquis peu flatteurs de tous les membres de la famille royale, à commencer par la reine-mère : "Petite et mal bâtie, avec une véritable figure de mulâtresse." Georges IV seul est trouvé élégant, distingué ; il ne parle pas autant que ses frères, et sait assez bien le français. Il mange et boit beaucoup, et chose qui eut étonné l'ami et le disciple du bon Brummelle, sa perruque brune ne trouve pas grâce aux yeux du critique allemand ; il déclare qu'elle lui va mal !

Le duc d'York est représenté comme une sorte de Gargantua, grand, d'un embonpoint énorme, avec des jambes trop grêles, et qui ont l'air à vouloir le laisser tomber en arrière ; chauve, n'ayant pas une physionomie très-intelligente, grand buveur, grand mangeur, ami de tous les plaisirs, parlant beaucoup français, mais ayant un très-mauvais accent.

Greville, qui était un habitué d'Oatlands, fait une esquisse morale du duc, plus agréable que l'espèce de caricature que l'on vient de lire :

Le duc d'York, dit-il, n'est pas un homme de talents (*not clever*), mais il a un esprit juste, qui lui a permis d'éviter les erreurs dans lesquelles la plupart de ses frères sont tombés, et qui les ont rendus si méprisables et si impopulaires. Il est aimé et respecté. Il est le seul de tous ces princes qui ait les sentiments d'un véritable gentilhomme anglais ; ses dispositions aimables et son excellent caractère lui ont concilié l'estime et le respect de tous les partis, et il s'est attaché ses amis par la vivacité et la constance de ses sentiments, et par la confiance sans borne qu'ils ont dans sa véracité, sa droiture et sa sincérité.

Greville comme Stockmar, cependant, nous assure que le duc et la duchesse s'accordaient pour vivre chacun à sa guise, celle-ci n'ayant point d'illusions sur la fidélité de celui-là. Tous deux parlent avantageusement de la duchesse, qui à quelques travers joignait d'excellentes qualités. Elle mourut le 16 juillet 1820. "Peu de personnes occupant une position comme la sienne, ont su si bien se faire aimer, dit Greville. Elle a laissé £12,000 à ses serviteurs et à de pauvres enfants qu'elle faisait instruire." De tous les frères du roi, le duc d'York fut celui qui se montra le plus sympathique à la princesse Charlotte et à sa mère.

Stockmar ne fait pas un plus joli portrait du duc de Clarence, qui fut plus tard Guillaume IV, le plus petit et le plus laid des princes, dit-il ; ni du duc de Cumberland, plus tard roi de Hanovre, mari de cette charmante princesse, que Châteaubriand avait connue à Berlin, et dont il nous a laissé un portrait si séduisant. Du duc de Sussex, marié clandestinement à lady Murray et plus mal en cour, s'il est possible, que tous ses frères, nos deux historiographes disent peu de chose.

Le duc de Cambridge et le duc de Kent sont assez bien traités par Stockmar, ce dernier surtout.

Il avait, lors de son mariage, cinquante-et-un ans. Quoique chauve en partie et cherchant, pour le reste de sa chevelure,

A réparer des ans le réparable outrage.

il pouvait encore passer pour un bel homme. Il était élégant dans sa toilette et d'un goût parfait. On sentait qu'il avait beaucoup vu le monde et qu'il connaissait bien les hommes. Ses manières étaient aisées, et, à dessein, courtoises et engageantes. Ses subordonnés se plaignaient de sa rigueur, de sa discipline trop sévère. Il était dans l'armée ce que l'on appelle *a martinet*. A Gibraltar il se fit haïr ; mais à Québec et à Halifax, on lui rendit justice. Il était

libéral en politique, et comme toute la famille royale était de l'autre parti, et que ce parti dominait à cette époque en Angleterre, il était on ne peut plus mal vu de ses frères. Il eut toute sa vie avec son père des difficultés, dans lesquelles le désordre de ses finances et ses demandes continuelles de nouveaux subsides furent pour une bonne part. Il avait la manie de la protection ; il entretenait une énorme correspondance dans toutes les parties du monde où il avait voyagé. Il était bien-faisant et s'occupait constamment des affaires des autres. Les tracasseries sans nombre qu'il se mettait ainsi sur les bras absorbaient la plus grande partie de son temps. Sa correspondance avec la famille de Salaberry, publiée en Canada, confirme amplement tout ce que disent ses biographes à ce sujet (3). La persistance qu'il mettait dans ses demandes incessantes faisait de lui la terreur de tous les ministres et de tous les chefs de bureaux.

Etabli en Allemagne immédiatement après son mariage, il était, comme toujours, dans la plus grande pénurie. Il tenait fortement à ce que son premier enfant vit le jour en Angleterre ; mais il s'adressa en vain au roi et à ses frères pour obtenir les moyens de s'y rendre avec la princesse. Ce fut grâce à la générosité de quelques amis de sa famille, que celle qui devait régner si longtemps et si heureusement sur l'empire britannique, vint au monde sur le sol de la vieille Angleterre.

Le duc partit au printemps de 1819, dit Stockmar, et peu de temps après, une charmante princesse, dodue comme une perdrix, vit le jour. Le duc de Kent était au comble du bonheur. Il montrait cette enfant à ses amis et leur disait : "Ayez-en bien soin, car elle sera reine d'Angleterre."

D'un plus fort tempérament et *moins conservé* que ses aînés, il comptait bien lui-même la précéder sur le trône. Ici encore, un lugubre événement vient changer le cours des choses, transformer en deuil les joies de la famille. Vers la fin de l'année, le duc de Kent se rendit au bord de la mer à Sidmouth, pour *tricher* l'hiver, disait-il gaïement. Il fit l'imprudence de sortir à la pluie, prit un refroidissement et mourut en quelques jours d'une inflammation des poumons. Stockmar, présent encore à cet autre lit de mort, décrit cette scène pénible et la douleur et l'isolement de la veuve au milieu d'une cour hostile, ou du moins peu bienveillante.

P. C.

(A continuer)

(3) *The life of H. R. H. Edward Duke of Kent illustrated by his correspondence with de Salaberry family* by Dr. W. J. Anderson. Ottawa, 1870, in-8o.

On voit dans ce volume jusqu'où le duc de Kent pousse la bonté pour cette famille. Il avait placé dans l'armée anglaise pas moins de trois des fils de son ami, et il les eut un jour chez lui à Kensington tous les trois. Cette circonstance est très-bien racontée dans une charmante lettre de Madame de Saint-Laurent. Le Dr. Anderson tient à persuader à ses lecteurs que cette dame était mariée secrètement avec le prince. Les mariages ainsi contractés par Georges IV et le duc de Sussex viennent à l'appui de cette opinion. Les unions clandestines de cette espèce étaient très-communes dans les familles royales à cette époque. Cette manière de voir expliquerait l'intimité de la famille de Salaberry avec cette dame, et le fait que Mgr. Bailly lui permit d'être, avec le prince, marraine d'un des fils de M. de Salaberry. Mgr. Langevin dit avec raison, dans ses *Notes sur les registres de la paroisse de Beauport*, que cet acte de baptême est le plus curieux que l'on puisse trouver en Canada.

Une foule de traits de la vie privée du prince Edouard à Québec font voir sa bienveillance et la bonté de son caractère, déguisée, pour bien dire, sous une grande sévérité en tout ce qui concernait la discipline militaire. On peut consulter à ce sujet les *Mémoires de M. de Gaspe*, l'*Album du Touriste de M. LeMoine*, et la note qui se trouve à la suite du *Voyage du Prince de Galles en Amérique*, reproduit du *Journal de l'Instruction publique*, Montréal, 1860—Senécal.

—Sir Hugh Allan a été élu président de la Compagnie du Richelieu et d'Ontario, en remplacement de feu M. John Pratt.

Le Vin de Quinine est une préparation médicale qui jouit aujourd'hui d'une réputation justement méritée. Comme tonique fortifiant pour les personnes débiles et souffrant du frisson et des accès de fièvre, il possède un mérite inappréciable. Des milliers de certificats attestent d'une manière indubitable ses propriétés bien-faisantes et curatives.

Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul qui est approuvé par la faculté médicale, et le seul qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS

A Beauharnois, le 10 août courant, à l'âge de dix mois et sept jours, Marie-Ivonne-Gabrielle-Laure, enfant de P. C. Durand, déc. avant.

(1) A journal of the Reigns of King George IV, and of King William IV, by the late F. Charles Greville, edited by Henry Reeve, London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New York: Appleton and Co., 1875, 2 vols.—Papiers et correspondances du baron Stockmar, Brunswick, 1872, 2 vols. in-8.—Le médecin de la reine Victoria.—Les souvenirs du conseiller de la reine Victoria, par M. Saint René Taillandier. *Revue des Deux-Mondes*, 1876.

(2) Greville retrouva Brummelle à Calais en 1830. Il fut si ému de sa misère qu'il en écrivit au duc de Wellington. "Je le trouvais, dit-il, dans un vieux logis, faisant sa toilette ; il y avait dans sa chambre quelques jolis meubles, un nécessaire en argent, un grand perroquet vert perché sur le dos d'un fauteuil de brocarte usé et aux dorures ternies ; tout était chez lui gaieté, effronterie et misère." *Sic transit !*